

Impartial ou engagé, européen ou polonais ? À la recherche de l'identité du reporter (*Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort de Wojciech Tochman*)

Małgorzata SOKOŁOWICZ
Université de Varsovie

Si l'on se reporte au *Trésor de la langue française*, on trouve les définitions suivantes du voyageur et du reporter. Le premier est un « [s]avant, explorateur qui passe une partie de sa vie à visiter, étudier de nouvelles contrées et qui consigne par écrit le fruit de ses observations pour le transmettre à ses contemporains et aux générations futures ». Quant au « reporter », ou plus exactement au « grand reporter », on lit que c'est un « [c]ollaborateur chevronné [de la presse] auquel sont confiés les reportages sur les affaires importantes et ceux qui exigent un long déplacement¹ ». Y a-t-il des points de contact entre ces deux activités ? Les deux pratiques ont en commun l'idée du déplacement et celle de la transmission. Le reportage ne serait-il qu'un cas particulier du récit de voyage, une ramification récente de ce genre littéraire ? Les définitions suggèrent pourtant une différence importante. Alors que le voyageur choisit librement ce qu'il racontera à son lecteur, le reporter est obligé de parler des « affaires importantes » et universelles (Ziątek, 2010, p. 358).

C'est justement le cas de Wojciech Tochman, reporter polonais né en 1969 et de son livre-reportage qui traite du génocide rwandais de 1994 dans *Dzisiaj narzysujemy śmierć* (Tochman, 2010), traduit en français sous le titre *Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort* (Tochman, 2014). Le narrateur enquête au Rwanda

1. *Le Trésor de la Langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr> (consulté le 26.12.2015).

en 2009, quinze ans après la tragédie, sur les rescapés tutsis en principe. Sa voix organise le texte : parfois, elle se dévoile comme celle des grands voyageurs d'autrefois, parfois elle s'efface, comme si elle appartenait à un reporter invisible ou transparent, derrière les témoignages dramatiques des victimes du drame. Qui est ce narrateur ? Un voyageur ? Un observateur ? Un intermédiaire entre les survivants et ceux qui liront ce livre « après le travail [ou] une bière prise entre copains² » (Cieliński, 2010) ? Est-il, suivant la nomenclature française, un « grand reporter » ou juste l'auteur de ce que les Polonais appellent un « reportage littéraire » [*reportaż literacki*], à savoir un type de reportage où les éléments authentiques s'entremêlent avec la fiction (Wolny-Zmorzyński, 2005, p. 23-24) ?

Que signifie aujourd'hui être grand reporter ? Dans le village global (McLuhan, 1962, p. 32), dans la modernité liquide (Bauman, 2000) ? Les sociologues et les philosophes multiplient les formules pour désigner notre monde hyper-médiatique, rapide, grouillant d'individus solitaires. Le reporter décrit-il la réalité qu'il voit de la manière la plus impartiale possible ou s'engage-t-il, bouleversé par ce qu'il découvre ? Est-il un citoyen du monde qui s'adresse à tous ou pense-t-il avant tout au public dont il utilise la langue³ ? Publié en Pologne en 2010, le livre a été traduit en français en 2014, vingt ans après le massacre rwandais. Est-il lu par les lecteurs français et francophones de la même façon que par les lecteurs polonais ? Est-ce la mentalité polonaise ou l'esprit européen qui domine le texte ? Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre afin de déterminer l'identité d'un voyageur bien particulier : le reporter.

La structure du texte

Le reportage a vu le jour au xviii^e siècle en Angleterre. Son but principal était de tenir une chronique de la vie quotidienne. Le « je » qui apparaissait dans le texte avait pour fonction de garantir l'authenticité des événements. Le genre a connu un important essor durant la Guerre de Crimée (1854-1856) et s'est mis, dès lors, à traiter des sujets difficiles, voire dramatiques (Paclawski, 2005, p. 7-8). Relativement peu codifié, le reportage donne à son auteur beaucoup de liberté. Dans le « reportage littéraire », catégorie à laquelle le livre de Wojciech Tochman

2. <http://publica.pl/teksty/dzisiaj-narysujemy-smierc-wojciecha-tochmana-3195.html> (accès le 26.12.2015).

3. De 1990 à 2004, Wojciech Tochman a travaillé pour *Gazeta Wyborcza*, un quotidien polonais très populaire fondé en 1989 en tant qu'organe du mouvement Solidarność [Solidarité].

appartient (Modzelewska, 2014), la forme joue un grand rôle, ce qui confirme le constat des spécialistes, selon lesquels le reportage polonais contemporain n'est plus un genre journalistique, mais appartient désormais à la littérature (Ziątek, 2010, p. 358-359 ; Zimnoch, 2012b, p. 116).

En effet, le livre de Tochman a une forme intéressante. Comme plusieurs reportages contemporains (Wolny-Zmorzyński, 2004, p. 12), il ressemble à un collage composé d'images, de réflexions, de témoignages et de conversations distribués en six chapitres dont la longueur et la composition sont variables. L'ordre chronologique est difficile à rétablir et cela semble être un effet recherché par l'auteur. Selon une information donnée à la fin du livre, celui-ci a été rédigé en 2008-2010, ce qui coïncide avec les séjours de Tochman au Rwanda. Le texte précise que le narrateur – que nous appellerons ici, par commodité, le reporter – est allé au Rwanda quinze ans après le génocide. Depuis deux ans, au minimum, il connaît Léonard, un rescapé tutsi dont la mère a été tuée et qui éprouve des difficultés à revenir sur cet événement. L'histoire de Léonard est le motif unifiant du livre. Le lieu d'action change à plusieurs reprises : le reporter voyage dans différents villages rwandais et vers la fin du livre l'action se déplace en Europe.

Le premier chapitre campe donc Léonard, ou Léo. Le « je » qui parle, à savoir celui du reporter, est bien visible dans cette partie où ce dernier dévoile ses émotions et son attitude à l'égard de l'histoire racontée. Le deuxième chapitre, le plus long, dont la construction est, à notre avis, la plus intéressante, se compose de plusieurs monologues de rescapés, ministres, psychiatres et infirmières. Tochman tient à l'oralité des témoignages et accorde ainsi « une valeur à la langue parlée, à la parole vive, à la voix, au souffle et aux cris » (Karegeye, 2014, p. 336). C'est un « récit de voix », semblable à celui pratiqué, entre autres, par une femme-reporter polonaise qui a beaucoup influencé l'écriture de Tochman, Hanna Krall (Modzelewska, 2014, p. 29-42). La multitude de voix induit ainsi une poétique particulière : celle de l'oralité. Les jeux de répétitions, les phrases interrompues rendent bien la subjectivité du témoignage et mettent en valeur le fait que ceux qui parlent ont survécu à des drames atroces. Le reporter s'absente littéralement de cette partie, même si sa présence est parfois ressentie car ceux qui parlent s'adressent à lui. De temps en temps, on a aussi l'impression d'entendre sa voix dans quelques commentaires dont le style diffère un peu de celui des extraits qui les précèdent.

Le troisième chapitre nous ramène à Léonard pour continuer son histoire et expliquer comment il a survécu aux tueries. Ses souvenirs s'entrelacent, tout comme dans le premier chapitre, avec les réflexions du reporter et les questions que celui-ci continue à se poser. « Le reporter devrait s'étonner, ne pas savoir, chercher des

réponses⁴ », avoue Tochman dans un entretien et son reporter dans *Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort* semble réaliser pleinement cette directive.

Le quatrième chapitre commence par un extrait du discours de Jean Paul II adressé au président du Rwanda lors de la visite du pape dans ce pays en 1990. En effet, le Rwanda serait l'un des pays les plus efficacement évangélisés où, en 1990, la proportion de catholiques s'élèverait à presque 50 % de la population (Tochman, 2010, p. 89 ; Tochman, 2014, p. 87). Cette information est un point de départ pour l'analyse du comportement des Pallotins⁵ polonais lors des premiers jours du génocide. Cette partie abonde aussi en questions accusatrices sur le rôle de l'Église catholique dans les massacres.

Le cinquième et le sixième chapitres sont très courts, environ dix pages chacun. Le cinquième met en scène les femmes hutues qui ont sauvé des Tutsis. Elle décrit aussi l'excursion du reporter à Murambi (ville au sud du Rwanda, près de laquelle se trouve un site mémoriel du génocide exposant des corps momifiés et des squelettes des victimes) et sa réaction à ce qu'il y voit. Le dernier chapitre raconte le retour à Murambi un peu plus tard, cette fois-ci en compagnie de Léonard. Cette dernière expédition coïncide avec le moment de la révélation longtemps retardée : l'histoire de la mort de la mère du jeune homme. La fin du livre raconte aussi le voyage de Léonard, accompagné du reporter, en Europe.

L'usage des pronoms et la distribution des rôles

L'usage fréquent des pronoms personnels est un trait caractéristique du style de Wojciech Tochman, de son « écriture limpide et minimaliste » (Madelaine, 2005, p. 104). La langue polonaise utilise moins de pronoms personnels que la langue française, ce qui leur confère souvent une valeur d'insistance. Même si dans la traduction française, ce relief particulier se trouve un peu gommé, il reste évident que les pronoms personnels jouent un rôle important dans l'écriture tochmanienne. C'est ainsi, par exemple, que l'écrivain se sert des pronoms de la troisième personne pour désigner les auteurs du génocide. C'est une stratégie : pour les survivants, il

4. *Reporter powinien się dziwić, nie wiedzieć, szukać odpowiedzi*, TOCHMAN, 2005, p. 11, ma traduction.

5. La Congrégation des prêtres Pallotins a été fondée à Rome au XIX^e siècle. Son autre nom, Société de l'Apostolat catholique, suggère déjà que les prêtres étaient (et sont toujours) particulièrement actifs parmi les populations déshéritées. C'est ainsi que le développement de la congrégation était dû, en grande partie, à son activité missionnaire, entre autres, au Cameroun (CRIAUD, 1990).

est éprouvant de nommer le meurtrier de sa famille, l'usage du pronom paraît plus facile. Ce procédé vise, sans doute, à souligner encore l'horreur du génocide.

L'emploi des pronoms résulte aussi du choix de la personne grammaticale qui apparaît dans le texte. C'est le choix de la première personne (du singulier et du pluriel), et donc les pronoms « je » et « nous », qui nous intéressent le plus dans nos analyses. Bien évidemment, le pronom « je » apparaît dans le deuxième chapitre du livre, qui se compose de témoignages, mais il est aussi présent dans d'autres parties du texte ; par exemple tout au début où le reporter se trouve sur un campus universitaire et contemple « une gigantesque dalle de béton recouvrant les ossements des étudiants et professeurs [tutsis, tués lors du génocide] » :

*Wielką betonową płyt[ę] kryjącą kości studentów i profesorów;
– Hi, I'm Léo – słyszę zza pleców, kiedy patrzę na czarno-białe twarze
zawieszane w szklanej gablocie. Ale ja nie potrzebuję towarzystwa,
potrzebuję ciszy. Chcę być tylko z tymi zza szyby. Oni na mnie patrzą.
– Ścili ich aż pół tysiąca w ciągu jednego dnia – mówi do mnie Leo.
To jest drugie zdanie naszej znajomości. [...] Tak się poznajemy.
(Tochman, 2010, p. 10)*

*Hi, I'm Léo, j'entends cela derrière mon dos, alors que je
contemple des visages noirs exposés dans une vitrine. À cet instant,
je n'ai nul besoin de compagnie, j'ai besoin de silence. Je veux rester
seul avec ceux de derrière la vitre. Ils me regardent. « Ils en ont
coupé cinq cents en une journée », me dit Léo. Et c'est la deuxième
phrase qu'il m'adresse. [...] C'est ainsi que nous lions connaissance.
(Tochman, 2014, p. 8)*

Il s'avère que l'histoire de Léonard, et celle du génocide en général, n'est pas la seule à être racontée. Suivant les exigences du genre, le reporter doit être présent dans le reportage pour garantir son authenticité (Wolny-Zmorzyński, 2004, p. 11). Il apparaît, pourtant, que le reporter de Wojciech Tochman n'est pas seulement un témoin qui garantit la vérité de ce dont il parle. Il s'impose progressivement comme un protagoniste à part entière dans le livre, un autre héros dont on a hâte de connaître l'histoire.

C'est à travers le reporter et avec lui que le lecteur apprend des choses sur le Rwanda et l'histoire tragique de ses habitants :

*Wiem, że jej osmalone kości leżą teraz w niedużym grobie [...].
Wiem, że Leonard miał wielkie szczęście. Ale jeszcze niewiele wiem o
ziemi 'tysiąca wzgórz i miliona uśmiechów'. (Tochman, 2010, p. 11)*

Je sais que [l]es ossements noircis [d'Aurore qui avait deux ans lorsqu'elle a été brûlée vive] reposent à présent dans une petite tombe [...]. Je sais que Léonard avait beaucoup de chance. Mais je ne sais pas encore grand-chose sur le pays des mille collines et du million de sourires. (Tochman, 2014, p. 9)

C'est ainsi que, peu à peu, le lecteur entre dans les coulisses du métier de reporter. Il apprend les difficultés principales de cette profession :

Jak rozmawiać z Leonardem? Matka – to słowo nie przechodzi mu przez gardło. Tym bardziej: mama, mamusia. O tym, że miała na imię Gloriose, dowiem się po wielu miesiącach, przy okazji wypełniania dokumentu wizowego, w którym kazano wpisać imiona rodziców. A co zdarzyło się tamtego kwietniowego wieczoru w ich domu nad jeziorem Kivu? Kiedy mi o tym powie? Kiedy Leo był tam po raz ostatni? I po co? Po co chcę o tym wszystkim wiedzieć? (Tochman, 2010, p. 15)

Comment parler avec Léonard ? Le mot « mère » ne sort pas de sa gorge. Maman, encore moins. Elle s'appelait Gloriose, mais je ne l'apprendrai que des mois plus tard, à l'occasion d'une demande de visa où il faut inscrire les prénoms des parents. Que s'est-il passé ce soir-là, en avril, dans leur maison au bord du lac Kivu ? Quand consentira-t-il à m'en parler ? Quand s'y est-il rendu pour la dernière fois ? Et pour faire quoi ? Pourquoi est-ce si important pour moi de le savoir ? (Tochman, 2014, p. 13)

Wojciech Tochman montre ici le besoin de savoir du reporter qui le pousse à poser des questions, même des questions qui peuvent faire souffrir (Piechota, 2005, p. 78). Le génocide est indicible. Il faut « arracher la parole pour témoigner » (Keregeye, 2014, p. 330). Le livre montre le chemin que le reporter doit parcourir pour « arracher la parole », pour obtenir des réponses à ses questions.

Le choix de la première personne du pluriel mérite également notre attention. Il apparaît déjà tout au début, où le reporter raconte sa visite au Mémorial de Kigali. D'ailleurs, la couverture polonaise de la première édition du livre montre justement un homme solitaire qui contemple la photo d'un enfant africain. Est-ce le point de départ de toute l'histoire et tout le livre ? « Des visages souriants, sérieux, amoureux, chagrins, songeurs, étonnés. Ils nous regardent. Mais ils ne savent pas qu'un tel musée s'ouvrira à Kigali et qu'ils y seront suspendus à un fil,

comme du linge mis à sécher⁶ » (Tochman, 2014, p. 12), écrit le reporter. À qui renvoie le « nous » de l'extrait ? Au reporter et Léo (c'est à ce moment-là qu'ils font connaissance) ? Aux visiteurs du Mémorial ? Ou, peut-être, au narrateur et au lecteur ? Ou à eux tous à la fois ?

Un autre « nous » apparaît dans le passage qui raconte l'histoire du Rwanda : « Une seule communauté, une seule nation. Mais divisée (c'est ainsi que nous le dirions en Europe) en plusieurs classes ou couches sociales⁷ » (Tochman, 2014, p. 19). Cette fois-ci, la première personne du pluriel renvoie à une communauté européenne qui semble s'opposer à la communauté africaine. La communauté des Blancs apparaît aussi dans un autre lieu où le narrateur écrit et nous met en garde :

Każdy spotkany dziś w Rwandzie Hutu, jeśli tylko zdobędziemy jego zaufanie, powie nam o zbrodniach dokonanych wtedy i potem na terenach zajętych RPF. O Hutu zaginionych bez wieści, o nieznanym sprawcach, o palonych wsiach, o egzekucjach ludności cywilnej? Ale spytany o jakiś konkret – gdzie? kiedy? ile ofiar? – milknie zaniepokojony. Po co ten biały chce tyle wiedzieć? pisze książkę? w jakim celu? w czyim interesie? kto go przysłał? kto za nim stoi? kto pozwolił mu tu pracować, pytać, węszyć? (Tochman, 2010, p. 35)

Aujourd'hui, chaque Hutu rencontré au Rwanda nous parlera, si nous parvenons à gagner sa confiance, des crimes perpétrés à l'époque et au cours des années suivantes sur les territoires occupés par le FPR. Il parlera des Hutus disparus sans laisser de trace, des massacres non revendiqués, des villages incendiés, des exécutions sommaires sur la population civile. Mais interrogé sur un détail concret – où ? quand ? combien de victimes ? –, notre interlocuteur se tait soudain troublé. Pourquoi ce Blanc veut-il en savoir autant ? Il écrit un livre ? Dans quel but ? Dans l'intérêt de qui ? Qui l'a envoyé ici ? Qui l'a autorisé à travailler ici, à enquêter, à espionner ? (Tochman, 2014, p. 32)

6. *Twarze roześmiane, poważne, zakochane, zmartwione, zamysłone, zdziwione. Patrzą na nas. Ale jeszcze nie wiedzą, że takie muzeum w Kigali powstanie i że zawisną tutaj na sznurku, jak wyprana bielizna,* TOCHMAN, 2010, p. 14.

7. *Jedna wspólnota, jeden naród. Ale podzielony – tak to chyba nazwalibyśmy w Europie – na klasy albo warstwy społeczne,* TOCHMAN, 2010, p. 21.

Le Blanc se cache sous un autre pronom encore : le « tu ». C'est particulièrement visible dans le deuxième chapitre du livre où, comme nous l'avons déjà dit, la présence du reporter est perceptible en tant que destinataire, dans les marques d'adresse de ses interlocuteurs. C'est, entre autres, la mère d'un enfant issu d'un viol qui, à présent, déteste son fils et s'adresse ainsi au reporter :

Siadaj. No siadaj, bialasie, nie ubrudzisz się. I tak wszyscy jesteście ubrudzeni. Naszą krwią. Patrzę na ciebie i widzę tamtych zdrajców. Tchórze. Porzucili nas. Czego ode mnie chcesz, człowieku? Słuchać historii, która jest we mnie? Noszę ją chyba w żołądku. Nie trafi jej już tyle lat. [...]. Postuchasz, choć nie jesteś na moje treści gotowy. (Tochman, 2010, p. 39)

Assieds-toi. Vas-y, assieds-toi, le Blanc, tu ne vas pas te souiller. De toute façon, vous êtes tous souillés. De notre sang. Je te regarde et je vois les autres traîtres. Des lâches. Ils nous ont laissé tomber. Qu'est-ce que tu attends de moi, mec ? Tu veux entendre l'histoire qui est en moi, hein ? Elle me pèse sur l'estomac. [...] Tu vas m'écouter, même si tu n'es pas prêt à entendre ce que j'ai à te dire. (Tochman, 2014, p. 37)

Cette accusation revient aussi dans d'autres textes sur le Rwanda (Chrétien, 2010, p. 103-121 ; Rosoux, 2005, p. 28-46) : les Blancs n'ont rien fait, ils n'ont pas arrêté le génocide et c'est pourquoi ils en sont partiellement responsables. C'est particulièrement net dans un autre extrait où, justement, le « je » qui parle est énigmatique et peut même renvoyer au reporter lui-même, qui de cette manière se dédoublerait au cours d'un monologue autocritique :

Ciałobójstwo. O tym nie wolno milczeć. Pisz, niech czytają, niech wiedzą. Tylko dlaczego już po kilku dniach rozmów, po kilku stronach przeczytanej książki, zaczynamy myśleć jak ludobójcy?

Bo kogo widzisz, kiedy na nią patrzysz? Kogo [...] najpierw w niej zobaczysz? Mądrą profesorkę? Sensowną panią polityk? Powiesz: ta zgwałcona Rwandyjka jest świetna. Nie dajesz jej szansy na bycie kimś innym. (Tochman, 2010, p. 53)

Corpsicide. Il ne faut pas le passer sous silence. Écris ça, qu'ils le lisent, qu'ils sachent. Mais dis-moi pourquoi, après quelques jours de notre conversation, et quelques pages de ton livre, nous commençons à penser comme les auteurs du génocide.

Que vois-tu lorsque tu regardes cette femme ? [...] Que verrais-tu d'abord en elle ? Un bon professeur ? Une politicienne douée ? Non, tu dirais : Cette Rwandaise violée est formidable. Tu ne lui donnes pas la chance d'être quelqu'un d'autre. (Tochman, 2014, p. 51)

L'usage de la deuxième personne, et du pronom « tu », qui renforce le message, constitue aussi une forme d'adresse directe au lecteur qui commence, lui-aussi, à se poser des questions.

La présence du reporter et son engagement

Il ressort de cette analyse que le reporter est bien présent dans *Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort*. Mais quelle est, pour ainsi dire, la nature de sa présence ? De nos jours, une partie de la presse et des médias d'information, et plus encore du grand public, sont acquis à une conception du reportage fondé sur l'impartialité (Wolny-Zmorzyński, 1992, p. 31). Le jugement devrait être laissé au lecteur. Tochman, lui, oriente la lecture, même lorsque le reporter feint de s'effacer, notamment dans les monologues des bourreaux hutus condamnés à la prison. En effet, donner la parole à quelqu'un est parfois l'occasion de le laisser se disqualifier lui-même. Dans la plupart des cas, les auteurs du génocide se disent innocents. Le reporter ne fait aucun commentaire : c'est au lecteur de déduire si le condamné dit la vérité et d'en prendre la responsabilité, même si, le plus souvent, il n'a aucun mal à déceler la culpabilité du bourreau :

Powiem ci, jak było. RPF zaatakował nasz kraj [...]. I doprowadzili do tego, co widzisz. Popatrz na nasze więzienie. Ciasno, człowiek obok człowieka, udusić się można. Ale jesteśmy dla siebie dobrzy, żadnej przemocy, żadnej siły, spokój. Wszyscy siedzimy bez powodu, niewinni. Wymyślili sobie to całe ludobójstwo. Oskarżyli nas o zbrodnie, których nie popełniliśmy. (Tochman, 2010, p. 60)

Je vais te dire comment ça s'est passé. Le FRP a attaqué notre pays. [...] Ils sont la cause de ce que tu vois. Regarde nos prisons. On est à l'étroit, les uns sur les autres, on étouffe presque. Mais nous sommes gentils entre nous, pas de violence, pas d'usage de force, du calme. Nous sommes tous innocents, enfermés sans aucune raison. Ils ont inventé tout ce génocide. Ils nous ont accusés de crimes que nous n'avons pas commis. (Tochman, 2014, p. 58)

Le bourreau se sert de l'hyperbole qui sème tout de suite le doute sur ce qu'il dit : personne n'est coupable, il n'y pas eu de génocide. Sa défense est tellement grossière et maladroite qu'il se disqualifie lui-même. Le lecteur détecte facilement le mensonge et pense y être parvenu tout seul. Le reporter lui permet de le comprendre sans lui imposer directement son propre jugement.

Pourtant, l'engagement du reporter se manifeste dans d'autres passages et constitue l'une des motivations pour raconter l'histoire. Au moment où le reporter visite le Mémorial de Kigali, il avoue :

Są tutaj dla mnie. Abym na nie patrzył. Przyszedłem tu, żeby dowiedzieć się więcej, zanim zacznę rozmawiać z tymi, którzy przeżyli. Notuję imiona dzieci, nazwiska i dodatkowe informacje umieszczone pod każdym zdjęciem. [...] Zapisuję każde słowo, które ktoś tutaj przyniósł. Ktoś, kto przeżył i znał drobne codzienne szczegóły. Jestem mu wdzięczny, bo zrobił to także dla mnie. Bym się dowiedział i zrozumiał, że tego, co tutaj widzę, nie wolno mi zatrzymać dla siebie. Bym potem opowiadał i tego, co teraz notuję, nie poddawał żadnej cenzurze. Dlaczego chcę o tym opowiadać? Komu i po co? Tym, którzy powiedzą, że nie wiedzieli? Że nie znali prawdy? Ale gdzie jest granica między mówieniem prawdy a epatowaniem? Czy ten, który mi powie: epatujesz dziecięcym cierpieniem, będzie mówił o mnie? Czy raczej o sobie: tego, co opowiadasz, nie potrafię przyjąć, nie ma we mnie na to miejsca, brzuch mnie boli, podbrzusze. Ale czy to jest powód bym zamilkł? (Tochman, 2010, p. 12-13)

Ils sont là pour moi aussi. Afin que je les regarde. Je suis venu ici pour en savoir plus, avant de commencer à parler avec ceux qui ont survécu. Je note les prénoms des enfants, leurs noms de famille et les autres informations placées sous chaque photographie. [...] Je consigne chaque mot que quelqu'un a apporté ici. Un rescapé qui connaissait bien les petits détails du quotidien. Je lui suis reconnaissant, car il l'a fait aussi pour moi. Pour que j'apprenne les faits et que je me rende compte que je n'ai pas le droit de les garder pour moi. Pour que je raconte ce que je vois et note ici, en ce moment, sans rien censurer. Absolument rien. Pourquoi ai-je envie de tout raconter ? À qui et à quoi bon ? À tous ceux qui diront qu'ils n'étaient pas au courant ? Qu'ils ignoraient la vérité ? Où se situe la frontière entre dire la vérité et épater ? Celui qui me dira : Tu cherches à épater avec la souffrance des enfants, parlera-t-il de moi ? ou plutôt de lui-même : je suis

incapable d'accepter ce que tu racontes, tout en moi s'y refuse, j'ai mal au ventre, au bas-ventre.

Mais est-ce une raison pour que je me taise ? (Tochman, 2014, p. 10-11)

Écrire, décrire devient ici une sorte d'obligation morale pour le reporter. Voir implique transmettre. C'est une sorte de témoignage qu'il faut porter, parfois, malgré soi : « Est-ce que je peux rentrer chez moi maintenant ? [...] Qu'est-ce que j'espère découvrir encore, quel tabou effleurer ? Quelle peur éprouver ? Quelle limite franchir ? Et pourquoi⁸ ? » (Tochman, 2014, p. 126-127), se demande le reporter. La question « pourquoi », « pourquoi rester », « pourquoi parler », « pourquoi se poser des questions », revient constamment dans le texte. Ces moments d'introspection du reporter rendent celui-ci plus humain, révèlent comment la réalité qu'il découvre au cours de son enquête l'affecte, voire le transforme.

L'extrait le plus touchant qui montre cela est, sans doute, celui où le reporter pénètre dans l'école de Murambi et y voit des corps de victimes :

To jakiś bezwstyd, pornografia, podglądactwo. Wszedłem do domu umarłych, do którego nikt z nich mnie nie zapraszał. Chciałbym się już wycofać, nie przeszkadzać.

[...] Co czuje dwuletnie dziecko, kiedy widzi maczetę? O tym teraz myślę. Wierzę, że nie ma w nim strachu, bo niewiele pojmuję. Wierzę, że nie czuje bólu, bo ginie w sekundę. Zakrywam oczy. Wiem, że zaraz je szeroko otworzę, by stąd wybiec. Muszę patrzeć pod nogi, by nikogo nie dotknąć.

Ucieknę. [To Murabi n]ie jest [...] moje. (Tochman, 2010, p. 129-131)

C'est indécent, cela tient de la pornographie, du voyeurisme. Je suis entré dans la maison de morts où personne ne m'a invité. J'aimerais faire demi-tour, ne plus déranger.

[...] Que peut ressentir un enfant de deux ans en voyant une machette ? Cette pensée me tourmente. Je veux croire qu'il n'en est pas effrayé, puisqu'il ne comprend pas trop. Je veux croire qu'il ne souffre pas, puisqu'il meurt en une seconde. Je me cache les yeux. Je sais pourtant que je vais les rouvrir, pour sortir en courant. Je dois regarder où je mets les pieds afin de ne heurter aucun corps.

8. *Mogę już wracać? [...] Czemu jeszcze chcę się tu przyjrzeć, jakiego tabu dotknąć? Jakiego lęku doświadczyć? Jaką granicę przekroczyć? I po co?*, TOCHMAN, 2010, p. 129-131.

Je vais fuir. [...] Ce n'est pas mon lieu à moi. (Tochman, 2014, p. 126-127)

La mission du reporter risque d'échouer sous le poids de l'expérience traumatique. Ce n'est pas seulement le lecteur qui souffre en lisant des descriptions atroces. On sait que le reporter a souffert lui-aussi.

C'est pourquoi, sans doute, les dernières phrases du livre ne se focalisent pas sur le Rwanda, ni même sur Léonard, mais sur le reporter : « Terminé. Je ne rêve de rien. Ni de personne⁹ » (Tochman, 2014, p. 138). Est-ce là le résumé de l'effort de cet homme qui voyage et enquête, qui, en transmettant les témoignages d'autrui, transmet aussi son propre témoignage, car il a été marqué à jamais ?

Qu'est-ce que ça veut dire « le Blanc » ?

Pour finir, nous voudrions toucher à un autre problème encore, celui suggéré dans le titre du présent article. La lecture du texte laisse-t-elle deviner la nationalité du reporter ? Est-on capable d'identifier le « je » qui parle en lui attribuant la nationalité polonaise ? Certes, la Pologne apparaît dans le texte, mais, le plus souvent, dans des contextes peu significatifs. « La foule se presse comme au carrefour de la rue Marszałkowska et de la rue Świętokrzyska à Varsovie », remarque, par exemple, le reporter, mais immédiatement il ajoute « ou bien comme sur la Fifth Avenue, les Champs-Élysées ou le Ku'damm¹⁰ » (Tochman, 2014, p. 17). Le contexte connu du lecteur polonais s'éloigne pour céder la place à ce qui est plus global.

Ce procédé est repris plusieurs fois dans le livre. Même si, vers la fin, le lecteur apprend que le reporter invite Léonard en Pologne, qu'il l'emmène dans son appartement à Varsovie, qu'il lui montre les Tatras et la Baltique, le contexte européen resurgit tout de suite : « Nous allons à Berlin. Une frontière qui n'existe plus. Personne ne vérifie plus qui vous êtes : Polonais ? Allemand ? Rwandais ? Tutsi ou Hutu ? Léonard est ravi de cette situation incroyable¹¹ » (Tochman, 2014, p. 138). Est-ce la communauté européenne qui devient un modèle à suivre, une

9. *Skończone. Nic mi się nie śni. I nikt*, TOCHMAN, 2010, p. 143.

10. *Ciasno, jak na rogu Marszałkowskiej i Świętokrzyskiej albo na Fifth Avenue, Champs-Élysées, Kudamm*, TOCHMAN, 2010, p. 19.

11. *Jedziemy do Berlina. Granica państwa, której już nie ma. Nikt tu nie sprawdza, kim jesteś: Polakiem? Niemcem? Rwandyjczykiem? Tutsi czy Hutu? Leonard cieszy się na tę niebywałą atrakcję*, TOCHMAN, 2010, p. 142.

contrée idéale ? Ce qui suit met cette constatation en doute. Le reporter et Léonard se rendent au Mémorial de l'Holocauste à Berlin¹². « Mais que font-ils ? demande Léonard, surpris, les yeux écarquillés » :

– Co oni robią? – Leonardowi aż okrągłeją oczy ze zdziwienia. Bo ludzie, na których teraz patrzymy, kładą się na symbolicznych grobach ludzi zagazowanych i spalonych w krematoriach. I leżąc na ich sarkofagach, z radością zażywają pierwszego wiosennego słońca. Skaczą po nich, tańczą, śmieją się. I robią sobie zdjęcia, na pamiątkę. Europejczycy. (Tochman, 2010, p. 142-143)

Les gens que nous regardons s'allongent sur les tombes symboliques des gens gazés ou brûlés dans des fours crématoires. Couchés sur ces sarcophages, ils profitent, joyeux, des premiers rayons d'un soleil de printemps. Ils sautent dessus, dansent, rient. Et ils prennent des photos, en souvenir. Des Européens. (Tochman, 2014, p. 138)

L'image de ce Mémorial, qui contraste avec le Mémorial de Kigali du début du texte, montre-t-elle que le temps passe, que les blessures cicatrisent ? Ou plutôt que les générations qui viennent oublient et préfèrent – chose naturelle – le rire aux pleurs ? Est-ce une accusation proférée contre l'Europe ? Comme celle qui apparaît dans le quatrième chapitre du livre où le reporter parle du comportement des Pallottins polonais lors des premiers jours du génocide ? C'est là que les éléments polonais se manifestent de la façon la plus nette, mais dans un contexte très peu favorable. Le reporter y pose les questions qu'il voulait adresser au père Filipek, l'un des Pallottins qui aurait préféré sauver le saint sacrement plutôt qu'aider les Tutsis. Le père ayant refusé de parler au reporter, l'engagement l'emporte visiblement sur l'impartialité :

A chciałbym jeszcze o kilka spraw polskiego misjonarza zapytać: gdzie, jego zdaniem, mieszka Jezus Chrystus? W kawałku opłatka z mąki i wody? Czy raczej w człowieku, który w Niego wierzy? I o cierpieniu świadka warto by z kapłanem porozmawiać. Świadek jest trochę ofiarą i trochę sprawcą. Patrzy na zabijanie i ucieka. Co taki świadek myśli po latach? Co czuje? nic? czy dziś tak tylko udaje? czego się

12. D'ailleurs le drame des Tutsis a souvent été comparé à celui des Juifs (cf. KAREGEYE, 2014, p. 328-329 ; GOUNIN, 2014, p. 154).

obawia? [...] Nie wolno mi o to pytać świadka, który jest kapłanem? A wolno mi uważać, że ludobójstwo dokonane na kościelnym placu nie jest niczyją osobistą sprawą? zwłaszcza duszpasterza, który każdej niedzieli w tym kościele mówił ludziom, co jest dobre, a co złe? (Tochman, 2010, p. 116-117)

Pourtant, j'aimerais poser quelques questions encore au missionnaire polonais : où, selon lui, habite Jésus-Christ ? Dans une hostie faite de farine et d'eau ou dans un être humain qui croit en Lui ? Il faudrait pouvoir discuter avec le prêtre de la souffrance du témoin. Le témoin est en partie victime, en partie coupable. Il voit la tuerie et s'enfuit. Que pense-t-il, des années plus tard. Que ressent-il ? Rien ? Ou fait-il juste semblant ? Que craint-il ? [...] N'ai-je pas le droit de questionner ce témoin, qui se trouve être un prêtre ? Puis-je considérer que le génocide perpétré dans la cour de l'église n'est pas une affaire privée ? L'affaire privée d'un prêtre qui, chaque dimanche, enseignait à ses fidèles dans cette même église la différence entre le bien et le mal ? (Tochman, 2014, p. 113)

L'extrait reflète la rage du reporter qui dénonce aussi le comportement déplorable de prêtres d'autres nationalités, mais se concentre ici – à cause de sa propre nationalité ? – sur les prêtres polonais. Il pose, ouvertement et sans gêne, des questions qu'il aurait sans doute du mal à poser en tête-à-tête¹³ à celui qui a refusé de lui parler. Est-ce en raison de la responsabilité polonaise, cette fois-ci ?

En guise de conclusion

Dans cet article, nous avons emprunté sa propre technique à Wojciech Tochman, celle qui consiste à multiplier les questions. Pourtant, est-ce là ce qu'on attend du chercheur ? Quelques éléments de réponse doivent apparaître au moins dans la conclusion.

Les spécialistes du reportage soulignent que c'est là un genre qui continue à se transformer, à s'adapter à la réalité qui change (Zimnoch, 2012b, p. 116-118). Le titre de cet article porte sur l'identité du reporter. Il nous semble que la question de l'identité du « je » qui parle dans *Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort* est essentielle pour comprendre les changements qui touchent le reportage contemporain et qui le rapprochent, peut-être plus que jamais, de la littérature de

13. Magdalena Piechota parle de cette sorte de tact du reporter (PIECHOTA, 2005, p. 78-80).

voyage, par la place accordée aux déplacements et à la subjectivité. Le reporter, tout comme le voyageur, est alors l'un des protagonistes du texte : ses émotions, ses choix, ses doutes deviennent le contenu du livre, le miroir reflétant – et parfois sans doute déformant – la réalité¹⁴. C'est pourquoi l'engagement domine. C'est pourquoi il y a tant de questions adressées au lecteur l'invitant à s'impliquer dans la quête de vérité du reporter. Le reportage donne « l'illusion de la participation¹⁵ », le lecteur croit qu'il participe à la création d'un sens, tout comme le reporter. C'est sans doute l'un des traits caractéristiques de ce genre qui lui assure sa popularité : dans le confort de sa vie, le lecteur peut se sentir engagé dans une cause.

Quant à la mentalité polonaise, il nous semble que le lecteur-participant qui accompagne le reporter n'a pas nécessairement besoin d'être polonais, ce qui explique que ce reportage soit traduit à l'étranger et intéresse un plus large public. Dans *Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort*, les nationalités s'effacent et ce qui reste, ce qui compte, c'est la sensibilité. Peu importe qu'elle soit polonaise, française ou même européenne ; elle doit être simplement humaine (et humaniste) et donc universelle.

Bibliographie

Œuvres

TOCHMAN Wojciech, 2010, *Dzisiaj narysujemy śmierć*, Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, 152 p.

TOCHMAN Wojciech, 2014 [2010], *Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort*, trad. du polonais par CARLIER Margot, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, 144 p.

Critique

Ouvrages

BAUMAN Zygmunt, 2000, *Liquid Modernity*, Polity Press, Cambridge, 240 p.

14. La métaphore du miroir et son rôle dans le reportage moderne reviennent dans les textes sur les reportages (ZIMNOCH, 2012a, p. 48 ; ZIMNOCH, 2012b, p. 118 ; PIECHOTA, 2005, p. 83).

15. WOLNY-ZMORZYŃSKI, 2005, p. 28.

CRIAUD Jean, 1990, *Ils ont planté l'Église au Cameroun : les Pallottins, 1890-1915*, Publications du Centenaire, Yaoundé, 82 p.

MCLUHAN Marshall, 1962, *The Gutenberg Galaxy: The Making of Typographic Man*, University of Toronto Press, Toronto, 293 p.

PACŁAWSKI Jan, 2005, *O reportażu i reportażystach* [Sur le reportage et les reporters], Wydawnictwo Akademii Świętokrzyskiej, Kielce, 192 p.

PIECHOTA Magdalena, 2005, „Śladem tajemnicy – o reportażach Wojciecha Tochmana” [En traçant le mystère : sur les reportages de Wojciech Tochman] in WOLNY-ZMORZYŃSKI Kazimierz & FURMAN Wojciech (eds.), *Reportaż a przemiany społeczne po 1989 roku* [Le Reportage face aux changements sociaux après 1989], Wydawnictwo Wyższej Szkoły Zarządzania w Rzeszowie, Kraków-Rzeszów, pp. 75-86.

WOLNY Kazimierz, 1992, „Reportaż – prawda czy fikcja?” [Le Reportage : la vérité ou la fiction ?] in *Reportaż. Wybór tekstów z teorii gatunku* [Le Reportage. Anthologie de textes sur la théorie du genre], Wydawnictwo Wyższej Szkoły Pedagogicznej w Rzeszowie, Rzeszów, pp. 30-35.

WOLNY-ZMORZYŃSKI Kazimierz, 2004, *Reportaż – jak go napisać* [Comment écrire un reportage], WSiP, Warszawa, 165 p.

WOLNY-ZMORZYŃSKI Kazimierz, 2005, „Poetyka reportażu polskiego po 1989 roku. Zarys problematyki” [La poétique du reportage polonais après 1989. L'esquisse de la problématique] in WOLNY-ZMORZYŃSKI Kazimierz & FURMAN Wojciech (eds.), *Reportaż a przemiany społeczne po 1989 roku* [Le Reportage face aux changements sociaux après 1989], Wydawnictwo Wyższej Szkoły Zarządzania w Rzeszowie, Kraków-Rzeszów, pp. 23-30.

ZIĄTEK Zygmunt, 2010, „Dwa dwudziestolecia. Literatura jako reportaż i reportaż jako literatura” [Deux fois vingt ans. La littérature en tant que reportage et le reportage en tant que littérature] in GOSK Hanna (ed.) *Nowe dwudziestolecie (1989-2009). Rozpoznania, hierarchia, perspektywy* [La Nouvelle période de vingt ans (1989-2009). Reconnaissances, hiérarchie, perspectives], Dom Wydawniczy Elipsa, Warszawa, pp. 353-365.

Revues

- CHRÉTIEN Jean-Pierre, 2010, « Les aventures de la conscience historique au Rwanda » in *Esprit*, n° 5, p. 103-121.
- CIELIŃSKI Artur, „Dzisiaj narysujemy śmierć Wojciecha Tochmana” [Aujourd’hui, nous allons dessiner la mort de Wojciech Tochman] in *Res Publica Nova*, <http://publica.pl/teksty/dzisiaj-narysujemy-smierc-wojciecha-tochmana-3195.html> (consulté le 26/12/2015).
- GOUNIN Yves, 2014, « Rwanda : penser et dépasser le génocide » in *Revue internationale et stratégique*, n° 96, p. 153-157.
- KAREGEYE Jean-Pierre, 2014, « Les femmes témoins : la prise de parole » in *Les Temps Modernes*, n° 680-681, p. 328-349.
- MADÉLAINE Anne, 2005, « Bosnie : arracher les ombres à l’oubli » in *La Pensée de midi*, n° 14, p. 104-105.
- MODZELEWSKA Anna, 2014, „Wpływ Ryszarda Kapuścińskiego i Hanny Krall na twórczość reporterską Wojciecha Tochmana” [L’Influence de Ryszard Kapuściński et de Hanna Krall sur les reportages de Wojciech Tochman] in *Naukowy Przegląd Dziennikarski*, n° 1(9), pp. 29-42.
- ROSOUX Valérie, 2005, « La gestion du passé au Rwanda : ambivalence et poids du silence » in *Genèses*, n° 61(4), p. 28-46.
- TOCHMAN Wojciech, 2005, „Zdziwienie i podziw” [L’étonnement et l’admiration] in *Tygodnik Powszechny*, n° 11, p. 11.
- ZIMNOCH Mateusz, 2012a, „Fikcja jako prawda. Referencyjność reportażu ponowoczesnego” [La Fiction en tant que vérité. La Référencialité du reportage postmoderne] in *Naukowy Przegląd Dziennikarski*, n° 1, pp. 44-66.
- ZIMNOCH Mateusz, 2012b, „Reportaż w płynnej rzeczywistości” [Le Reportage dans la réalité liquide] in *Znak*, n°, pp. 116-118.

Autres

Le Trésor de la Langue française informatisé, <http://atilf.atilf.fr> (consulté le 26/12/2015).

Le présent article se penche sur *Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort*, livre-reportage de l'auteur polonais Wojciech Tochman, qui traite du génocide des Tutsis de 1994. Les analyses montrent que le narrateur-reporter devient un héros à part entière dans le texte. Son attitude par rapport à ce qu'il raconte, son engagement ou son impartialité ainsi que l'esprit européen qui l'emporte sur la mentalité polonaise, deviennent des marques du reportage contemporain où rien n'est donné au lecteur qui doit chercher le sens avec le reporter.

Mots-clefs : Wojciech Tochman, *Aujourd'hui, nous allons dessiner la mort*, reporter, génocide, Rwanda.

*Impartial or Involved, European or Polish? In
Search of the Identity of the Reporter (Today We're
Going to Draw Death by Wojciech Tochman)*

The present paper discusses Today We're Going to Draw Death, a Polish reportage by Wojciech Tochman, dealing with Tutsi genocide of 1994. The analyses show that the narrator-reporter becomes an independent protagonist of the text. His approach towards what he describes, his commitment or his impartiality as well as his European spirit dominating the Polish one seem to constitute the features of the contemporary reportage where nothing is given to the reader obliged to look for the meaning altogether with the reporter.

Keywords: Wojciech Tochman, Today We're Going to Draw Death, reporter, genocide, Rwanda.

*Bezstronny czy zaangażowany, polski czy europejski?
W poszukiwaniu tożsamości Reportera (Dzisiaj
narysujemy śmierć Wojciecha Tochmana)*

Niniejszy artykuł poświęcony jest książce Dzisiaj narysujemy śmierć polskiego reportera Wojciecha Tochmana opisującej, głównie poprzez świadectwa tych, którzy przeżyli, ludobójstwo Tutsi w Ruandzie w 1994 roku. Artykuł pokazuje, że narrator-reporter staje się również bohaterem tekstu. Jego stosunek do tego, co opowiada, jego bezstronność lub zaangażowanie, jak również jego europejskość dominująca nad

polskością zdają się wskazywać na cechy współczesnego reportażu, gdzie nic nie jest dane czytelnikowi, który wraz z reporterem ma szukać odpowiedzi na trudne pytania.

Słowa kluczowe: Wojciech Tochman, Dzisiaj narysujemy śmierć, reporter, ludobójstwo, Rwanda.